

1938

MAGAFILE

les Signes des Temps



Ph. H. A. Roberts

63^e ANNÉE - N°2

Le retour de Jésus

Le royaume de Dieu ne sera pas cette aventure éclatante qu'attendent [les Juifs] et qui est encore l'espérance de ses plus chers amis.

— Il est déjà venu, ce royaume ; il est intérieur, il est au-dedans de nous : c'est ce renouvellement de la personne humaine, cette renaissance de chaque être humain en particulier, ce royaume, c'est l'homme nouveau.

Bien sûr, le Christ aura son jour. Oui, rassurez-vous, vous qui voulez du spectacle, de l'éclat, de la gloire, tout cela vous l'aurez, pauvres enfants !...

Jésus parle de son jour, de son arrivée soudaine : aussi prompt que le déluge sur le monde, que le feu sur Sodome ; — prophétie qui fond à certains moments de l'histoire ; que toute catastrophe réalise en partie jusqu'au jour du définitif accomplissement.

A quel signe reconnaîtra-t-on que ces choses sont près de s'accomplir ?

L'homme-Dieu, à bout de course, déjà à demi-délivré du temps dans lequel il a été immergé pendant trente années, va parler, ainsi qu'il faisait la veille encore, à propos du figuier stérile, sans tenir compte de la durée ; car il est ce Jésus, ce Seigneur pour lequel, selon la parole même de l'épître de Céphas : « Un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour... »

Beaucoup d'âmes ont été troublées par cette prophétie de la ruine du temple et de la ville, confondus avec la fin du monde. La foi de beaucoup a été ébranlée par la parole : « Cette génération ne passera point que tout cela se soit accompli. »

Les persécutions contre les chrétiens, l'investissement et la ruine de Jérusalem, oui cette génération en fut le témoin et la victime. Seuls les chrétiens surent échapper aux soldats de Rome et trouver le salut dans les montagnes d'Edom, selon ce que leur avait recommandé le Seigneur : « Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par des armées, sachez que la désolation est proche... Alors que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes... qu'ils ne prennent pas le temps de redescendre chercher un manteau... »

Mais entre cette ruine et les signes dans les astres et les raz de marée qui annonceront le commencement de la fin, Jésus ne place qu'un intervalle indéterminé : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. » Dès qu'il suit de son œil éternel le déroulement de l'histoire, Jésus n'est plus un homme qui prévoit l'avenir, mais ce Fils de Dieu qui, bravant la concordance

des temps, criait aux pharisiens : « Avant qu'Abraham fut, je suis. »

Et lui qui sait tout, sait aussi que sa vision n'est pas conforme à celle des siens et qu'elle les induit en erreur. Mais cette erreur bienheureuse les armera d'une espérance assez forte pour conquérir la terre. Rien ne comptera plus à leurs yeux des gloires de ce monde condamné, et condamné à brève échéance. S'ils avaient cru qu'après dix-neuf siècles, les chrétiens en seraient encore à attendre la manifestation du Fils de l'homme, peut-être se seraient-ils endormis.

Au vrai, le Seigneur, en brouillant les perspectives, ne les trompe pas. Car le monde finit pour chacun de nous, au jour de notre mort. Et c'est vrai d'une vérité individuelle, qu'aucun de nous ne sait ni le jour ni l'heure où le soleil s'éteindra pour lui, où la lune aura fini de baigner les charmilles de son enfance, où les étoiles se perdront toutes à la fois dans l'immense ténèbre qui se refermera sur lui. Et c'est dans chacune de nos vies que l'antéchrist surgit à l'heure où nous l'attendons le moins, où les faux prophètes viennent avec leurs poisons et les magiciens avec leurs philtres : « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »...

Et sans doute un jour Jésus apparaîtra dans la nuée avec une grande puissance et une grande gloire. Et ce jour-là, le « temps des gentils » nous apparaîtra dans le même raccourci que le vit le Christ au jour de sa chair. Dans cette lumière qui éclairera en plein, non pas tant la destinée des races ou des royaumes que celle de chaque âme humaine en particulier, l'histoire du monde se ramènera à des milliards d'histoires individuelles. Et tous les boucs seront à gauche et à droite les brebis. [Extrait de la *Vie de Jésus* de François Mauriac, pages 190, 191, 226-228.]

Pour copie conforme : J. V.

Le retour du Christ en gloire... est le nécessaire et logique aboutissement des destinées humaines...

Une aube après la nuit, tel sera le retour visible du Christ...

Dans l'humanité comme dans la nature, il y a des crises décisives et fatidiques. Le retour du Christ en sera une...

Il faut que le Christ revienne à la fin ; il le faut pour donner à l'histoire une conclusion raisonnable ; au drame humain un sens, un dénouement...

Le retour du Christ est le drame humain par excellence, le centre de l'histoire humaine...

Le cœur reste froissé devant la puissance effrayante du mal. L'attente calme et patiente de la deuxième apparition du Christ met seule un baume sur ces blessures. (P. Valotton.)

J.-C. Guenin

Quelle est la véritable Religion ?

MON dernier article se terminait par cette déclaration : Sans religion, comme sans cœur, l'homme ne peut exister. Nombreux sont ceux qui en sont convaincus. A tous ceux qui ne le sont pas encore, mais qui sentent en eux des besoins spirituels, à toutes les âmes sincères qui cherchent la vérité, je dédie ces lignes, dans l'espoir qu'elles leur aideront à trouver ce qu'elles cherchent : la vraie religion.

Qu'est-ce que la Religion.

La Religion est proprement un lien qui relie l'humanité à la divinité. « Subjectivement, la Religion est l'idée et le sentiment d'une dépendance à l'égard d'une puissance personnelle supra-terrestre, avec laquelle on prétend entrer en relations. Objectivement, c'est l'ensemble des actes extérieurs dans lesquels s'exprime la Religion subjective et par lesquels elle se manifeste. » (1)

Croire en Dieu est donc le fondement de la Religion. L'homme comprend que dès l'instant où il admet que Dieu existe, il est tenu de lui rendre un culte, il a des obligations à son égard. De quelle nature est le culte que Dieu réclame de ses créatures, et quelles sont leurs obligations, voilà ce qu'il importe à l'homme de connaître, parce que c'est dans l'accomplissement de ses devoirs qu'il trouve satisfaction et paix.

La Religion est un besoin essentiel à la nature de l'homme

« Si l'universalité du genre humain a senti le besoin religieux, c'est donc que la Religion est un besoin essentiel à sa nature ; et si la Religion est un besoin essentiel à la nature de l'homme, c'est donc que ce besoin doit être satisfait, c'est donc qu'il correspond à quelque chose d'objectif et de réel, c'est donc enfin qu'il existe quelque part une Religion vraie. Ainsi, en voyant l'aiguille aimantée s'agiter sur son pivot jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le Nord, nous jugeons que pour s'orienter de la sorte invariablement, il faut qu'il existe un pôle qui l'attire. Il en est de même de l'âme humaine.

« ... Si la Religion est non seulement un phénomène psychologique, mais une nécessité psychique, résultant d'une activité mentale uniforme et tenant vraisemblablement au sentiment que le monde expérimental est incomplet, si elle apparaît comme un élément essentiel et un irrésistible penchant, c'est que la nature humaine a été constituée telle en vue d'un but supérieur, d'un autre monde, qui seul contient ce que l'homme peut désirer, c'est-à-dire la pleine satisfaction de l'intelligence par la vérité, de la conscience par la sainteté, du cœur par la béatitude. » (2)

« La vraie Religion n'est pas autre chose que le vrai moyen d'atteindre ce monde supérieur : elle est la route qui conduit l'homme à sa fin. » (3)

« A travers toutes ses aberrations, l'esprit humain s'est toujours dirigé vers la Divinité. On a de temps en temps essayé de lui imprimer la direction contraire, il a toujours regimbé et repris dès qu'il a pu sa direction constante. » (4)

Que la religion soit une nécessité pour l'homme et pour la Société, les penseurs les plus



La nature est aussi un moyen d'atteindre au monde supérieur. (Ph. Klopfenstein)

éminents l'ont affirmé. Ainsi Platon enseignait que « l'ignorance de Dieu serait pour les Etats un mal plus redoutable que la peste, et qu'attaquer la Religion, c'est attaquer les fondements de la société ».

Cicéron regardait la religion comme la base de toutes les autres vérités, comme la maxime constitutive des mœurs, de la probité et de toute justice.

Plutarque est allé jusqu'à dire qu'il serait plus aisé de bâtir une maison en l'air que de fonder une République sans religion.

J.-J. Rousseau n'entend pas qu'on puisse être vertueux sans religion. « J'eus longtemps cette opinion trompeuse, dit-il, mais je m'en suis très désabusé. »

Dans tous les temps et dans tous les pays, la Religion s'est fait sentir comme un besoin pour l'homme et la Société. En France, lors de la Révolution, on a voulu supprimer Dieu, mais il a fallu instaurer le culte de la déesse Raison ; et quand ce culte-là s'est révélé par trop matériel et ne satisfaisant personne, on a inventé la religion des théophilanthropes, Mais elle ne dura pas longtemps. Peu à peu, il a fallu en revenir au culte du vrai Dieu. Et dans notre époque, que n'a-t-on pas fait en Russie pour supprimer la Religion ? Sans y réussir d'ailleurs !

Religion positive et Religion naturelle

Il existe une religion naturelle et une religion positive. Voyons brièvement en quoi elles consistent. Nous constaterons bien vite l'infinie supériorité de la seconde sur la première.

« Une religion positive, dit Kant, est un ensemble de dogmes et de préceptes révélés. La reli-

gion naturelle est l'ensemble des doctrines religieuses et morales que la philosophie peut établir par le raisonnement. *Ainsi, c'est Dieu lui-même qui nous enseigne les vérités de la Religion positive, et c'est l'homme qui cherche, à ses risques et périls, les vérités de la religion naturelle.* » (5) (C'est moi qui souligne.)

« La première différence qui résulte de cette double origine, c'est que la philosophie est obligée de prouver séparément chacun de ses dogmes, tandis que, dans la Religion positive, il s'agit seulement de prouver que la révélation a eu lieu, et que le dogme qu'on propose à croire y est réellement contenu. » (6) (C'est moi qui souligne.)

Le lecteur saisira facilement la différence essentielle des deux systèmes religieux : la faiblesse de la religion naturelle qui n'a pour tout fondement que la philosophie, la force extraordinaire de la Religion positive qui s'appuie tout entière sur la Révélation divine.

Sans doute, deux questions se poseront-elles à l'esprit de nos lecteurs : Dieu s'est-il révélé ? Si oui, où se trouve cette révélation ?

Oui, puisque Dieu existe, il faut qu'il se soit révélé. Celui qui croit en Dieu, admet sans peine qu'il est « le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (Hébreux 11 : 6). Une juste rémunération suppose un jugement, mais pour que le jugement soit juste pour tous, il faut que l'homme connaisse exactement quels sont ses devoirs envers Dieu. Pour cela, ne faut-il pas de toute nécessité que Dieu se soit révélé ?

Dieu s'est révélé « parce qu'il s'occupe de nous, parce qu'il veut être honoré ici-bas sous une forme déterminée, parce qu'il s'est proposé en nous créant un but éloigné vers lequel il nous conduit à travers cette épreuve terrestre ». (7)

« Jamais les hommes n'auraient su d'une science certaine que Dieu est, et qui est Dieu, si Dieu ne leur était apparu et ne leur avait parlé par son Verbe, et jamais ils n'auraient compris les paroles du Verbe si l'Esprit de Dieu ne leur en avait enseigné le vrai sens dans le fond de leur cœur. » (8)

Il est impossible d'admettre que Dieu existe sans convenir qu'il y ait une religion divine, un culte enseigné et approuvé par lui. Il s'ensuit naturellement que les dogmes de cette Religion doivent être consignés quelque part ; une révélation est nécessaire, il faut donc qu'il y ait un livre dépositaire de cette révélation.

C'est la Bible qui est le Livre dépositaire de cette révélation, on ne peut en douter, d'abord à cause des caractères tout à fait divins que présente la Bible, ensuite, parce que de tous les livres religieux qui existent, on en trouve absolument aucun qui ait été inspiré par Dieu, sinon celui-là.

Il est certain, comme l'a souligné Kant, que « jamais la race humaine ne serait parvenue à faire un code complet de lois morales si la révélation évangélique ne le lui avait fourni ».

La plupart des religions ont leur livre sacré, mais aucun d'eux ne peut être comparé à la Bible. « Il n'y a certainement aucune comparaison à établir entre la Bible et les livres saints des autres religions, dit F. de Rougemont ; non seulement elle leur est infiniment supérieure, mais l'esprit qui la pénètre est trop humble et trop sublime, trop saint et trop miséricordieux, trop lumineux et trop mys-

terieux, trop divin et trop humain pour être celui du peuple hébreu... Dieu lui-même a dû choisir les hommes qu'il a chargés de mettre par écrit ses révélations, et il les a remplis de son Esprit... » (8)

Il faudrait écrire un livre pour mentionner tous les caractères surnaturels et divins qui font de la Bible un livre unique, le Livre par lequel Dieu parle aux hommes, le Livre contenant les dogmes de la Religion positive ou Religion révélée.

Une révélation sans miracles et sans prophétie est une imposture. Or la Bible est un miracle, sa formation est un miracle (près de 40 auteurs y ont travaillé, sur un espace de 1600 ans), sa conservation est un miracle. Mais la Bible est aussi le Livre qui fait des miracles : c'est le seul Livre qui transforme et régénère les individus et qui, par sa morale sublime et son action divine fasse d'un brigand, d'un adultère ou d'un ivrogne, un homme nouveau, un saint. L'action de la Bible va plus loin encore : elle transforme des peuples entiers, les annales des Missions évangéliques sont pleines de faits qui le prouvent.

La Bible contient aussi des prophéties, en fort grand nombre. La plupart se sont accomplies avec une exactitude merveilleuse, quoiqu'elles concernassent des événements absolument imprévisibles à la sagacité humaine, et pourtant annoncés des centaines, voire des milliers d'années à l'avance. L'accomplissement journalier des prophéties bibliques se rapportant à notre époque est encore un miracle que chaque observateur consciencieux peut constater chaque jour.

Non, la révélation divine contenue dans la Bible n'est pas une imposture puisque, aussi bien, elle est la seule à contenir des miracles et des prophéties.

Les hommes ne se rendent pas compte du bonheur, du privilège inouï qu'ils ont de posséder un Livre par lequel Dieu leur parle, par lequel il se révèle à eux comme un Dieu d'amour, de justice, de miséricorde et de pardon, un Dieu qui « a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ». (Jean 3 : 16) Ce Livre est le Livre de vérité, que dis-je, il est la Vérité, la Voie, la Vie. Si tous les hommes voulaient le considérer comme tel, écouter ses conseils, suivre ses lois et pratiquer ses commandements, il n'y aurait dans le monde qu'une seule Religion, la Vraie, et cette Religion serait assez puissante pour transformer la Société tout entière et en faire une Humanité nouvelle, parfaitement heureuse.

Ami lecteur, ta religion a-t-elle fait de toi un homme nouveau, un homme heureux ? Non, alors elle est fautive. Cherche la vraie Religion, cherche-la sincèrement, tu la trouveras, et par son action mystérieuse en toi, elle te prouvera son origine divine, elle t'apprendra que Dieu t'aime, que tu es son enfant et que son seul désir est que tu sois heureux.

(1) P.-W. Schmidt. *Origine et évolution de la Religion*. p. 12.

(2) Mgr Le Roy, *La Religion des primitifs*, pp. 438-439.

(3) Abbé A. de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des Religions*, p. 383.

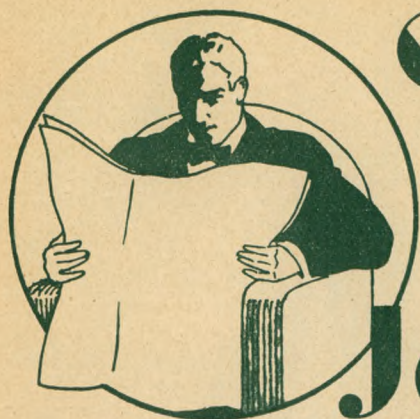
(4) A. Réville, cité par Mgr le Roy, *op. cit.*, p. 437.

(5) Kant, *De la Religion dans les limites de la raison*, 3^{me} partie, chap. V.

(6) J. Simon, *La Religion naturelle*, pp. 339-340.

(7) *Ibidem*, p. 348.

(8) F. de Rougemont, *Christ et ses Témoin*s, II, pp. 160-161.



On lisant mon Journal

Pensées de Masaryk

Croyant convaincu, fervent lecteur de la Bible et, de plus, abstinent résolu, Thomas Masaryk était dirigé par des principes dont il ne se départit jamais. Il a exprimé ses convictions en des pensées qui méritent d'être conservées, à témoin celles-ci que chacun aimerait avoir écrites :

— Celui qui ne peut pas commencer par les petites choses ne connaîtra jamais la grandeur.

— L'homme de génie est celui qui a vaincu son dégoût naturel du travail.

— Tous les travailleurs honnêtes sont égaux, et un bon forgeron n'est pas moins admirable qu'un bon président.

— N'essayez pas toujours d'être le premier ; c'est souvent assez d'être le second ou le troisième.

— Il n'y a de grand que ce qui est vrai.

— Les hommes se servent de la force et du mensonge parce qu'ils ont peur.

— Seul le travail acharné construit les caractères.

— Le monde a besoin de vérité et d'honnêteté ; que chacun soit donc avant tout honnête à l'égard de lui-même.

— Lorsqu'il s'agit d'un principe, le compromis est moralement impossible.

Une coutume déplorable

Nous empruntons à *La Solidarité Sociale* le résumé du texte d'une pétition adressée par des missionnaires chrétiens aux autorités gouvernementales du Mandchoukouo :

Une vieille coutume courante en ce pays, et que la puissance « civilisatrice » devrait travailler à supprimer, est celle qui consiste à faire dé-

vorer par les chiens les corps des enfants morts. Quand on demande aux parents combien ils ont d'enfants, ils répondent ordinairement : « Nous en avons jeté tant et en avons tant de vivants. »

On ne trouve aucun cercueil d'enfant chez les marchands de cercueils. On porte les corps dans les champs qui entourent la ville, ou sur les terrains vagues où se jettent les ordures ménagères ; et on s'en désintéresse. Rien n'est plus terrible, pour les Européens qui séjournent en ce pays, que de voir ces corps abandonnés, nus, dans les champs, et qui attendent les chiens.

Une des premières réformes introduites spontanément dans leurs mœurs par ceux qui deviennent chrétiens est précisément de supprimer cette affreuse coutume. Apprenant à connaître Dieu, ils respectent mieux

sa créature. Et puis, le christianisme n'a-t-il pas introduit le respect de l'enfant ? Si d'autres civilisations ont exalté le corps humain, le christianisme en a imposé le respect, même dans la mort.

Naturellement il y a un autre motif pour que cette coutume soit interdite, et c'est pour des raisons d'hygiène. Il y a une mortalité effrayante parmi les enfants de ce pays, à cause d'épidémies qui se propagent au printemps et en été. C'est dû surtout aux caresses des chiens dont les enfants ne savent pas se défendre. On sait que, dans les foyers mandchous, les chiens partagent la vie de famille, mangeant souvent dans les mêmes plats que les hommes. Ce que les chrétiens réalisent d'eux-mêmes en devenant chrétiens, précisément, le gouvernement devrait l'imposer par une législation rigoureuse.

Un comble !

L'Allgemeine lutheranische Zeitung reproduit le credo que l'instituteur Deppe fait apprendre à ses élèves de Wanne, petite localité de Westphalie. Le voici :

Je crois à l'Allemagne, un autre fils bien-aimé de Dieu, Seigneur par lui-même, conçu sous le ciel du Nord, né entre les Alpes et la mer, qui a souffert sous les papistes et les mennonites, méprisé, frappé et tombé



On compte dans le monde près de 50 millions de chômeurs qui, pareils à celui-ci, ont souvent à souffrir de la faim et du froid. Le cliché est la reproduction d'une toile, exécutée par un nègre, qui fut remarquée lors d'une exposition de New-York.

(Ph. Ass. Press.)

dans la misère, tenté par des diables de toutes sortes jusqu'en enfer, après de nombreuses années d'appauvrissement et de ruine, ressuscité de la mort de l'Etat et du peuple, monté jusqu'au monde spirituel d'Eckehardt, Bach et Goethe, s'est assis avec le grand frère de Nazareth à la droite du Tout-Puissant, d'où il viendra pour juger les « enterrés vivants » et les morts.

L'homme n'abandonne le christianisme, sous prétexte qu'il est une religion simpliste, enfantine, que pour croire à des sottises et des puérités que seule une raison égarée peut admettre.

Quelques statistiques

Voici, tirés du *Seine-et-Marnais*, quelques chiffres et comparaisons relatifs à l'Exposition 1937 :

L'Exposition 1937 a compté en tout 35 millions de visiteurs et réalisé 400 millions de francs de recette, contre 33 millions de visiteurs et 318 millions de francs pour la Coloniale en 1931, 15 millions et 96 millions en 1925, 48 millions et 126 millions en 1900.

En 1937, il y a eu 15.000 exposants ; en 1931, 12.000 ; en 1900, 83.047 ; en 1884, 61.722 ; en 1878, 52.835.

La Tour Eiffel a enregistré 800.000 ascensions pendant la durée de l'Exposition 1937, contre 3.512.000 durant celle de 1889 où elle fut inaugurée.

Enfin, de mai à novembre, dans l'enceinte de l'Exposition, 580 enfants ont été perdus et recueillis, 600 personnes accidentées et malades, 2.960 objets trouvés, principalement des cannes et des parapluies.

L'alcool homicide

La vieille légende arabe, que nous avons déjà lue autrefois, nous avons été heureux de la relire dans *l'Etoile bleue* :

Un mauvais génie se présenta un jour à un homme et lui dit : « Tu vas mourir, pourtant je puis te laisser la vie, mais à une condition : tue ton père, ou frappe ta mère, ou insulte ta sœur, ou bois de l'eau-de-vie. » L'homme eut vite choisi : insulte ma sœur ? C'est abominable ! Frapper ma mère ? j'aimerais mieux me couper le bras que de lever la main sur elle ! Tuer mon père ? plutôt mourir ! Je boirai de l'eau-de-vie. Il but, mais s'étant enivré, il injuria sa sœur, maltraita sa mère et tua son père.



Le règne de la peur, étude biblique et psychologique par Madeleine Chasles, 1937, 204 pages, chez Aubanel Aîné, éditeur à Avignon.

L'auteur de *Pour lire la Bible*, *Celui qui revient* et *Une catholique devant la Bible* (dont nous avons publié des extraits), se livre dans ces pages à une étude psychologique de l'âme biblique et de l'âme moderne.

Ayant passé en revue les « peurs bibliques », depuis Adam jusqu'aux apôtres et même jusqu'à la fin des temps, telles que nous les révèlent les saintes Ecritures, Madeleine Chasles, qui connaît à fond le livre sacré, parle des peurs modernes, c'est-à-dire de l'homme d'aujourd'hui, ce « puits d'inquiétude », qui a peur de la vie, du lendemain, de Dieu, de sa faiblesse, de la joie et enfin de la mort. C'est le tableau de la stricte réalité qui nous entoure. Enfin, dans « un cri de foi, d'espérance et d'amour », elle prouve, la Bible en mains, que la peur ne régnera pas toujours, qu'elle ne saurait résister à l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu, et que le Christ qui a dit : « Que votre cœur ne se trouble pas », la bannira du cœur de ses disciples.

Dans notre siècle rongé d'inquiétude et de peur, il est peut-être téméraire de parler de lumière et de joie ; pourtant, en Jésus-Christ, Dieu a révélé aux hommes le secret de la victoire sur les ténèbres et la crainte, et il convenait de le leur rappeler avec force et conviction. L'auteur y a parfaitement réussi.

Le communisme et les chrétiens, par François Mauriac, R. P. Ducatillon, Nicolas Berdiaeff, Alexandre Marc, Denis de Rougemont, Daniel-Rops, 1937, 264 pages, chez Plon, Paris.

Les livres sur le communisme foisonnent, surtout depuis quelque temps. Ils peuvent généralement être rangés en deux groupes : ceux qui sans réserve l'admirent, ceux qui sans réserve le condamnent. Il y a heureusement quelques exceptions et le livre que nous présentons ici en est une. Le R. P. Ducatillon résume la tendance de l'ouvrage, quand il écrit : « On a trop réfuté le communisme sans le connaître. Le christia-

nisme ne doit, ne peut être défendu qu'avec les armes de la loyauté. » Parmi les auteurs, on compte quatre catholiques, un orthodoxe russe, N. Berdiaeff, et un protestant, D. de Rougemont.

C'est François Mauriac, de l'Académie française, qui ouvre les feux en un très court mais vigoureux chapitre où il expose le dilemme du chrétien : celui-ci a-t-il « le droit de collaborer (fût-ce sur le plan des œuvres sociales) au règne d'un adversaire pour qui c'est une nécessité que de détruire dans l'homme la ressemblance avec Dieu, que de le recréer à une autre image et à une autre ressemblance, et qui ne reculera devant rien pour donner toute sa signification à cette parole mystérieuse du Christ, dont la menace s'étend sur l'Eglise visible : « Lorsque le Fils de l'Homme reviendra, trouvera-t-il en « core de la foi sur la terre ? » Puis le R. P. Ducatillon, sur 150 pages, fait une comparaison entre la doctrine communiste et la doctrine catholique, examinant tour à tour le problème du matérialisme communiste, celui de la lutte des classes, celui de la propriété et enfin celui de la religion : « Christianisme ou communisme. Le grand drame spirituel du monde, désormais, se joue entre ces deux termes. Des deux, qui l'emportera ? Aux chrétiens de décider. Ils sont responsables du Christ. » Alexandre Marc donne un aperçu historique de l'action antireligieuse du communisme, et Nicolas Berdiaeff étudie la relation qui existe entre le marxisme et le personnalisme (le marxisme, c'est l'anti-personnalisme). Enfin, Denis de Rougemont établit les responsabilités du chrétien à l'égard des marxistes et son attitude à adopter devant le monde, devant le mensonge spiritualiste : « la seule lutte efficace contre le matérialisme, c'est la lutte qu'il nous faut mener contre la tentation spiritualiste », et Daniel-Rops, dans le dernier chapitre, qu'il intitule « Le sel de la terre » montre que si le chrétien en général n'est pas égal au christianisme, celui-ci n'en est pas moins la force qui, à la condition d'être fidèlement mis en pratique, doit vaincre ce qui, dans le marxisme doit être vaincu pour que s'établisse le règne de Dieu. C. G.

Alfred Vaucher

Progrès continu

ou

catastrophe suivie d'un renouvellement ?

L'ÉCRITURE annonce qu'un temps viendra où la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel, « comme le fond de la mer est plein des eaux qui le couvrent » (Esaïe 11 : 9 ; Habacuc 2 : 14).

Comment ce résultat sera-t-il atteint ? En vertu d'une évolution naturelle, disent les uns. A la suite d'une intervention divine, catastrophique par rapport à l'état de choses actuel, et qui inaugurerait un ordre nouveau, croyons-nous.

Vers le milieu du siècle passé, paraissait dans la *Revue ecclésiastique* de Paris, publication catholique à tendance janséniste (t. X, pp. 321-390), un « Avis à nos frères pour les derniers temps », sans signature. Dans la première partie, l'auteur met « en présence, pour les comparer entre eux, deux systèmes, deux suites d'idées : savoir, d'abord, le système humain du progrès continu ou de la perfectibilité indéfinie, que nous nommerons tout simplement système du progrès ; ensuite le système divin de la chute et de la réparation, de la rechute et du grand renouvellement ; ce que nous appellerons : plan de Dieu. »

On fait d'abord parler les partisans du système du progrès. Ceux-ci s'écrient, après avoir rappelé toutes les conquêtes de la civilisation moderne : « Ces heureux progrès continueront d'avoir leur cours, à raison de la perfectibilité humaine, et finiront par gagner le monde entier. Un jour donc arrivera où, par une suite naturelle de ces progrès, dus à l'action de l'homme, seul et abandonné à lui-même, la terre deviendra un lieu de délices, un vrai paradis, où nous nous aimerons tous et nous entr'aiderons comme des frères. »

A l'encontre de ce système, il n'est pas difficile de montrer que l'homme s'est mutilé lui-même et que, loin de s'élever graduellement, il a subi une dégradation.

« Depuis la création, il n'y a pas eu progrès de l'homme par l'homme ; il y a eu dégénérescence en l'homme par l'homme jusqu'au déluge, jusqu'à Jésus-Christ. »

« Créé dans un état parfaitement bon, l'homme, au lieu d'avancer depuis, par sa volonté propre et par l'exercice de son libre arbitre, a fait continuellement des pas rétrogrades ; de sorte qu'à l'époque de l'avènement du Messie, le moi humain se trouvait amoindri et déchu au point d'en devenir méconnaissable. — C'est alors qu'a paru le Rédempteur pour réformer et rétablir. L'œuvre de Jésus-Christ a produit des fruits merveilleux, et a remis l'homme dans la véritable voie de s'humilier, de s'anéantir, de se tourner vers Dieu son Créateur ; de lui rendre gloire, grâces et amour. »

Mais la chrétienté n'a pas tardé à déchoir, pour aboutir à une défection d'ailleurs prévue par la prophétie.

« L'exposé du système du progrès a prouvé qu'il y a, parmi les chrétiens gentils, une apostasie formelle et presque générale. » Alors que les Juifs avaient rejeté le Messie qu'ils ne connaissaient pas, « les gentils apostats ont rejeté le Messie qu'ils connaissaient et lui ont insulté ; ils ont nié sa divinité ; ils l'ont crucifié dans sa vérité, dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses mystères ; et, tout cela, ils l'ont fait sciemment ; donc leur péché est beaucoup plus grave ».

Notre auteur croit qu'un jugement sévère attend la chrétienté infidèle. Dieu va se décider à agir, à rompre le silence qu'il a gardé si longtemps. L'intervention divine aura pour effet une transformation complète. Il n'entre pas dans notre dessein de rechercher si le grand renouvellement annoncé est en tout conforme à l'enseignement des saintes Ecritures. Le rédacteur de la *Revue ecclésiastique* a emprunté ses vues sur la prophétie à Duguet, Bossuet, d'Etemare, Joubert, Lambert, Agier. Il reconnaît qu'Agier s'est trompé dans ses calculs, en fixant ce renouvellement à l'année 1849. « Nous sommes arrivés en 1850 », dit-il. Et il ajoute : « Donc le moment, pour Dieu, d'agir par lui-même et de compléter la réalisation de son plan par l'œuvre du grand renouvellement, ne peut guère tarder davantage, à ce qu'il nous semble. »

Les calculs de la *Revue ecclésiastique* ne diffèrent guère de ceux d'Agier ; ils n'ont pas tardé à être démentis par les événements. Protestants et catholiques se sont trompés toutes les fois qu'ils ont essayé de déterminer la date exacte de la consommation de l'âge présent. Mais l'idée essentielle de l'article est juste : le royaume de Dieu ne sera pas le résultat naturel du progrès humain ; il faudra, pour le réaliser, une intervention éclatante de la toute-puissance divine. Les prophéties des chapitres 2 et 7 du livre de Daniel font aboutir l'histoire du monde actuel à un jugement et à une catastrophe, suivis d'un renouvellement total.

Un certain nombre d'auteurs catholiques ont pressenti la catastrophe finale qui doit précéder l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Il convient de nommer, en France, l'abbé Guillaume Rougeyron, qui écrivait, dans son livre *Les derniers temps*, Paris, 1866, p. 341 : « Attendons-nous pour un avenir prochain, à une catastrophe destinée au renouvellement du monde social. »

(Lire la suite à la page 15)

Charles Gerber

La signification du baptême

LES chrétiens en général voient dans le baptême le moyen providentiel qui efface le péché originel et accorde à celui qui l'a reçu une vertu sanctifiante qui l'accompagnera durant sa vie entière. Si les catholiques et les principales dénominations du protestantisme diffèrent plus ou moins sur la signification profonde du rite, ils s'accordent presque toujours sur le mode d'application du rite et l'âge du bénéficiaire : l'aspersion faite sur le nouveau-né.

Pourtant ni les uns ni les autres ne peuvent, pour justifier leurs pratiques, revendiquer l'autorité de l'Écriture sainte qui, en matière de foi, doit être la seule règle admise. La Bible ignore l'aspersion comme elle ignore le baptême des enfants. Les historiens et les théologiens de bonne foi qui ont étudié ce sujet n'ont pas manqué d'en être surpris, et il leur en a souvent coûté d'avoir à dire publiquement, par la parole ou par la plume, que l'Église avait, au cours des âges, dans ce domaine et dans d'autres, abandonné l'usage apostolique.

« Ce n'est donc nullement dans la Bible, remarque Alexandre Westphal, mais dans la tradition ecclésiastique que nous trouvons le baptême des enfants ordonné comme sacrement obligatoire pour le salut. » (Dans *L'Église libre* du 29 juillet 1927.)

« En substituant l'aspersion à l'immersion, écrit le doyen Stanley, on a faussé le sens de la plupart des textes du Nouveau Testament, et faussé le sens même du mot baptême. L'immersion était le rite suivi par les apôtres, institué par leur Maître. » (Dans le *Nineteenth Century*, oct. 1870.)

« En résumé, conclut E. Pevetel-Olliff, le rite traditionnel est une altération grave du baptême primitif, tel qu'il fut institué par Jean-Baptiste, adopté par Jésus-Christ et prescrit par lui à ses disciples. Cette conclusion ressort avec évidence d'une étude sérieuse des textes de l'Écriture et des usages de l'Église des premiers siècles. » (*Le probl. de l'immortalité*, 1891, Vol. I, p. 217.)

Les protestants, en adoptant l'aspersion et le baptême des enfants rendent malgré eux un hommage à la tradition que, cependant, ils rejettent, et sont inconséquents à l'égard de l'Écriture qu'ils reconnaissent comme leur unique règle de foi. Le philosophe allemand Leibniz l'avait déjà constaté : « Le baptême des enfants n'existe pas dans le Nouveau Testament. Ceux qui rejettent la tradition de l'Église ne me paraissent pas pouvoir répondre aux arguments des anabaptistes. » (Cité par Francus, *Il n'y a pas de Protestants*, 2^e édit., 1931, p. 61.)

La contradiction dans laquelle se jetaient les protestants n'avait pas non plus échappé à Bossuet, qui leur dit : « Mais vous n'avez rien ; vous rejetez la tradition ; tout vous manque du côté de l'Écriture. » (*La Tradition défendue sur la communion*, édit. Beaucé-Rusan, 1827, p. 180.)

Ailleurs, l'évêque de Meaux reconnaît que l'Église apostolique pratiquait l'immersion : « C'est un fait très constamment avoué dans la Réforme, quoique quelques-uns veulent maintenant chicaner dessus, que le baptême fut institué en plongeant entièrement le corps ; que Jésus-Christ le reçut ainsi, et le fit ainsi donner par ses apôtres ; que l'Écriture ne connaît point d'autre baptême que celui-là ; que le mot même l'emporte, et que baptiser c'est plonger. » (*Histoire des Variations des Églises protestantes*, livre XV, p. 140.)

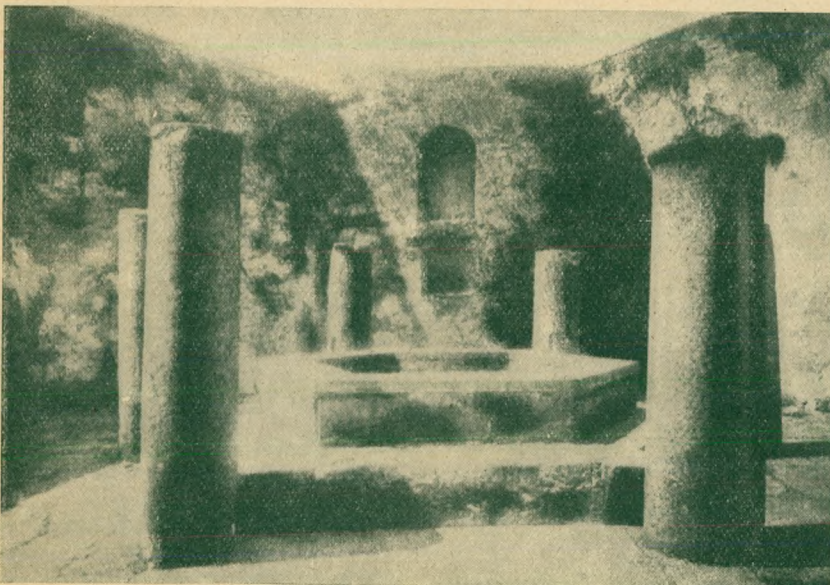
Les anabaptistes, qui enseignaient le baptême par immersion appliqué aux adultes seulement, avaient raison et contre les catholiques et contre les protestants. Les abus qu'ils commirent dans d'autres domaines ne doivent pas nous faire oublier que, dans la question du baptême, ils se conformaient à la Bible.

**

Ayant montré que ni le baptême des enfants, ni le mode de l'aspersion n'étaient connus du temps de Jésus et des Apôtres — nous indiquerons plus loin les grandes lignes de la transformation — nous pouvons maintenant exposer l'enseignement biblique sur ce sujet.

Si les cérémonies qui se déroulaient dans le temple préfiguraient le sacrifice expiatoire du Christ, deux ordonnances, instituées par le Sauveur lui-même, à savoir le baptême et la Cène étaient destinées à le rappeler. C'est dire que la mort et la résurrection du Christ mettaient fin au service lévitique en même temps qu'elles justifiaient l'institution des deux symboles admirables du baptême et de la Cène.

Le baptême en lui-même n'était pas une nouveauté, puisque les Juifs l'appliquaient déjà, en signe de purification, aux païens qui demandaient à être admis dans



Un baptistère datant du XI^e siècle et faisant partie de la basilique d'Aquilée.

leur communauté. Mais il n'avait ni l'importance ni surtout la signification que le Christ allait lui conférer. Jean parut. On l'appela le Baptiste, parce qu'il prêchait la repentance sanctionnée par le baptême qui devenait ainsi un acte public de renonciation à la vie passée, le signe extérieur d'une transformation intérieure. Les Juifs, qui se considéraient volontiers comme des justes n'ayant pas besoin de repentance, n'en étaient pas dispensés. Au contraire, eux surtout, et parmi eux les pharisiens et les docteurs plus particulièrement, en avaient besoin. (Luc 3 : 3.)

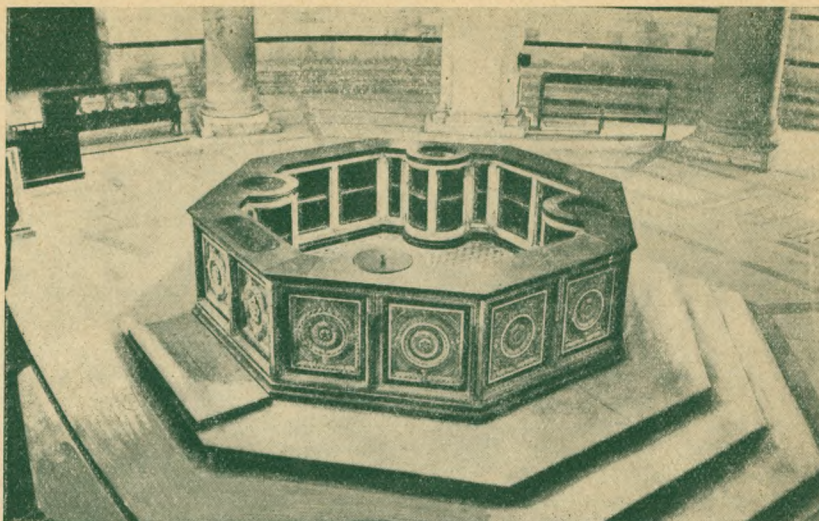
Toutefois le baptême de Jean n'était pas encore complet. Jean lui-même déclare : « Moi, je vous baptise dans l'eau... lui [le Christ], il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. » (Luc 3 : 16.) Le Christ, en introduisant le Saint-Esprit comme élément permanent dans la vie du croyant baptisé, allait donner toute sa signification au baptême d'eau prêché et pratiqué par Jean-Baptiste. Il fut baptisé à l'âge de trente ans, par Jean, et, par l'intermédiaire de ses disciples, baptisa aussi tous ceux qui crurent en lui. (Matthieu 3 : 13-17 ; Jean 4 : 3.)

Il donna l'ordre à son Eglise de pratiquer le baptême jusqu'à la fin du monde : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit... Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné. » (Matthieu 28 : 19 ; Marc 16 : 15, 16.)

Le triple nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, invoqué sur le néophyte, n'est-il pas pour lui l'invitation à se placer sous la dépendance des trois personnes de la Divinité, à se soumettre à leur volonté, à implorer leur puissance ?

..

Mais le baptême, commémoration, avons-nous dit, de la mort et de la résurrection du Christ, est surtout et avant tout le symbole de la mort du vieil homme et de la naissance du nouvel homme. Dans deux passages bien connus saint Paul exprime avec force cette vérité : « Ensevelis avec lui dans le baptême, vous avez été dans le même baptême ressuscités avec lui par votre foi à l'action de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts... Ne savez-vous pas que



On retrouve à plusieurs endroits des baptistères témoignant de la pratique de l'immersion. Celui de Pise est des plus caractéristiques.

nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. » (Colossiens 2 : 12 ; Romains 6 : 3, 4.)

Ces deux passages sont la condamnation sans réplique du baptême par aspersion et appliqué aux enfants, car le verbe *ensevelir* suggère l'immersion (l'eau du baptême est comparée au sépulcre où fut couché Jésus) et on n'imagine guère un nouveau-né ayant à mourir au vieil homme. Voici d'ailleurs trois témoignages, les deux premiers d'auteurs catholiques et le troisième d'un auteur protestant, qui expliquent on ne peut plus clairement le second passage, celui de Romains 6, et qui nous feront mieux saisir l'inconséquence des chrétiens malheureusement trop nombreux qui sont partisans du baptême des enfants et de l'aspersion :

« Tandis que le candidat au baptême est plongé sous l'eau, on rappelle la mort du Christ ; tandis qu'il est encore immergé et couvert d'eau on mentionne l'ensevelissement du Christ ; et quand on le relève de dessous l'eau, on proclame la résurrection du Christ. » (Cardinal Pullus, XII^e siècle, voir *Patrol. Lat.*, vol. CXXX, p. 315.)

« Dans les premiers siècles, le baptême se conférait par immersion ; le catéchumène était entièrement plongé dans l'eau, d'où il sortait aussitôt. Paul ne voit pas seulement dans ce double rite un symbole extérieur de la mort (sui-vie de la sépulture) et de la résur-

rection (sortie du sépulcre) de J.-C. ; il y attache une signification plus intime : l'immersion, c'est la mort au péché, c'est le vieil homme, l'homme selon la nature, qui disparaît sous les eaux et s'ensevelit comme dans un sépulcre ; l'immersion, c'est la naissance de l'homme nouveau, de l'homme régénéré par l'Esprit-Saint. » (Abbé Crampon, note explicative sur Romains 6 : 3.)

« La descente dans l'eau représentait toujours une immersion, et par conséquent un ensevelissement, et la sortie de l'eau une résurrection. Comme l'ensevelissement est la constatation définitive de la réalité de la mort et la rupture du dernier lien entre l'homme et sa vie terrestre, de même le baptême du croyant constate publiquement sa mort au péché impliquée dans sa foi et sa rupture radicale avec son ancienne vie mondaine et égoïste. » (F. Godet, *Comment. sur l'épître aux Romains*, 2^e édit., Vol. II, p. 20.)

On ne saurait dire mieux. Symbole, et non moyen, d'une grande rénovation morale, c'est-à-dire d'une purification, d'une séparation du péché, d'une mort au vieil homme et d'une naissance de l'homme nouveau, le baptême peut avec raison être appelé « bain de la régénération » (Tite 3 : 5), et être considéré comme « un antitype du déluge », comme Pierre l'appelle, de ce déluge qui vint détruire l'homme coupable pour la constitution d'une humanité nouvelle. C'est un acte de renonciation au monde, à la vie passée, au péché ; une « demande faite à Dieu d'une bonne conscience » (1 Pierre 3 : 21) ; une image de cette nou-

velle naissance dont Jésus montrait à Nicodème la nécessité : « Nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3 : 3, 5) ; un engagement de mourir avec le Christ, pour le revêtir ensuite et vivre de sa vie : « Vous tous, en effet, qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ... J'ai été crucifié avec le Christ, et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi... Aussi bien, quiconque est en Jésus-Christ est une nouvelle créature ; les choses anciennes sont passées, voyez, tout est devenu nouveau... Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu ; affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles de la terre : car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Galates 3 : 27 ; 2 : 20 ; 2 Corinthiens 5 : 17 ; Colossiens 3 : 1-3 ; voir aussi Actes 22 : 16 ; Ephésiens 5 : 26).

..

Pour être valable le baptême requiert du candidat deux conditions au moins : la repentance et la foi. Si ces deux conditions ne sont pas remplies — et comment un nouveau-né les remplirait-il ? — le baptême est nul. N'oublions pas, en effet, que le baptême n'est pas le moyen, mais le symbole d'une régénération, et qu'il n'est accompagné d'une grande bénédiction que si le candidat, ayant déjà confessé le Christ intérieurement avant de le confesser publiquement, s'y engage, dans des sentiments de complet renoncement à lui-même et d'une entière soumission à la volonté de son Père.

Repentance et foi. Répondant à la foule assoiffée de vérité et de paix, et qui avait posé la question : « Frères, que ferons-nous ? », Pierre déclare : « *Repentez-vous*, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir le pardon de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » (Actes 2 : 38, 39.)

L'eunuque éthiopien, instruit par Philippe, pose la question : « Voici de l'eau ; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ? » Philippe lui répond : « *Si tu crois de tout ton cœur*, cela est possible. » (Actes 8 : 36-39.)

Et on se rappelle la parole du Christ : « *Celui qui croira et sera baptisé*, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné. »

(Marc 16 : 16.) La même grande vérité revient sans cesse : le salut s'obtient par la foi en Jésus-Christ. Or le baptême suit la foi, comme sa conséquence logique, et ne doit pas la précéder. Les exemples du Nouveau Testament en sont la preuve : Jésus (Matthieu 3 : 13-17), Paul (Actes 9 : 17, 18 ; 22 : 16), Corneille (Actes 10 : 47, 48), Lydie (Actes 16 : 14, 15), l'eunuque (Actes 8 : 36-39), le géolier (Actes 16 : 30-33).

Par le baptême, le catéchumène voit la porte de l'Eglise s'ouvrir ; il devient une pierre vivante de l'édifice dont le Christ est la principale pierre de l'angle (1 Pierre 2 : 4-7), un membre du corps de Christ. « Tous, en effet, nous avons été baptisés dans un seul esprit pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. » (1 Corinthiens 12 : 13.)

..

Quant au mode, il est presque inutile d'y revenir, si ce n'est pour ajouter que le verbe *baptiser* vient du grec *baptizein*, qui signifie : *plonger, immerger*, et que l'aspersion devient pratiquement un non-sens quand on connaît la signification du baptême telle que le Nouveau Testament nous la fait connaître. Or, comme pour parer aux objections qui viendraient de toutes les directions, l'Ecriture a prodigué des preuves. A côté des arguments d'ordre strictement théologique, elle a mis des détails d'ordre matériel qui peuvent avoir leur importance. Ainsi, elle nous dit que Jean baptisait « *dans le fleuve du Jourdain* » (Marc 1 : 5) ; qu'il baptisait à Enon, près de Salim, « *parce qu'il y avait là beaucoup d'eau* » (Jean 3 : 23) ; qu'après son baptême, « *Jésus sortit de l'eau* », (Marc 1 : 10) ; que l'eunuque éthiopien et Philippe descendirent dans l'eau et en ressortirent (Actes 8 : 38, 39). Que faut-il de plus ?

Les partisans de l'aspersion et du baptême des enfants ne trouveront dans l'Ecriture aucune ligne à l'appui de leurs opinions. Pourquoi alors y persistent-ils ? demanderez-vous. Francus vous le dira sans détours (*ouvr. cité*, p. 80). Montrant que le vrai baptême est avant tout une profession de foi publique, un témoignage, il découvre dans cette définition même « la raison secrète, mais certaine, de la défaveur, disons mieux, de la répulsion qu'il [le baptême] inspire ». Et il ajoute : « On n'en veut

pas parce qu'il gêne. On n'en veut pas parce qu'on ne veut pas du sacrifice qu'il évoque. On n'en veut pas parce qu'on ne veut pas mourir. »

..

Il nous reste à tracer les grandes lignes de la transformation de la conception spiritualiste et chrétienne qui considère le baptême comme un symbole, en une conception formaliste et païenne qui élève (ou abaisse) le baptême au niveau d'un moyen de salut.

Prenons d'abord l'introduction du baptême des enfants.

On n'en parle pas avant Irénée (fin du II^e siècle) qui semble y faire allusion. (*Adv. Haer.*, II, ch. XXII, par. 4.) Origène (première moitié du III^e siècle) lui est favorable : « Les petits enfants, dit-il, sont baptisés conformément à l'usage de l'Eglise... L'Eglise a reçu des apôtres cette tradition, que les enfants devaient être baptisés. » Cité par Backhouse et Tylor (*L'Eglise primitive jusqu'à la mort de Constantin*, trad. P. de Felice, 1886, p. 118) qui ajoutent : « Neander [l'historien allemand] fait remarquer à ce sujet que le fait de ne pas trouver cette tradition affirmée avant le III^e siècle prouve, non pas en faveur de son origine apostolique, mais contre elle. A ce moment-là, en effet, il y avait une tendance très marquée à donner une origine apostolique à toutes les pratiques considérées comme importantes. Et cependant le temps avait accumulé un si grand nombre d'obstacles entre la période apostolique et le moment où vivait Origène, qu'il n'était déjà plus possible de distinguer sûrement ce qui était apostolique de ce qui ne l'était pas. »

Il faut croire que la tendance vers le baptême des enfants faisait son chemin puisque Tertullien le combat dans son traité *Sur le baptême* (Chap. XVIII) écrit au début du III^e siècle. Aussi pratiquait-on déjà, en Afrique proconsulaire du moins, le baptême des enfants au-dessus de six ans, lorsque Cyprien, à la suite du synode de Carthage (252) y introduisit le baptême des nourrissons et conseilla aux prêtres l'aspersion en cas de maladie.

Mais cette innovation était loin d'être générale. Les historiens citent l'exemple de Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Basile, Ephrem, Jérôme, Ambroise, Augustin (IV^e et V^e siècles) qui, élevés par des parents chrétiens (dans le cas d'Augustin la mère seulement), ne furent baptisés qu'à l'âge mûr. Pourtant ces hommes-là précisèrent

ment, en particulier Grégoire de Nazianze (baptisé à l'âge de 27 ans, il conseillait le baptême à l'âge de 3 ans) et Augustin (baptisé à l'âge de 33 ans), hâtèrent la pratique universelle du baptême des enfants. Le concile de Milève, en 416, le recommanda. Par le décret de 500, valable pour tout l'Empire romain d'Orient, l'empereur Justinien ordonna à tous ses sujets de renoncer au paganisme, d'embrasser le christianisme, et de faire baptiser leurs enfants. Ainsi, il fallut attendre cinq siècles au moins pour que le baptême des enfants fût partout adopté : au V^e siècle, selon Neander ; à la fin du VI^e siècle, à l'époque de Grégoire le Grand, selon Chastel. Toutefois il y eut toujours de nobles exceptions, l'Écriture ayant compté sans interruption à travers les siècles, en dépit des persécutions, des fidèles qui se conformaient à son enseignement sur le baptême.

Ce qui importe, ce n'est pas de savoir que le baptême des enfants se soit introduit au V^e siècle plutôt qu'au VI^e ou inversement, c'est plutôt d'être convaincu que non seulement aucun texte de l'Écriture ne le justifie, et qu'il est parfaitement inutile du fait que l'enfant est privé de raison et par conséquent incapable de faire une profession de foi et de prendre un engagement moral, bref de passer de la mort à la vie, de connaître les tourments de la repentance et les joies de la conversion, mais qu'il porte atteinte à la liberté de l'être humain qui ne peut ni le vouloir ni le choisir, et qu'il constitue le triomphe du nombre sur la qualité, c'est-à-dire la résultante logique de la chasse aux multitudes.

« Fil aujourd'hui, câble demain, dit Francus, le baptême des enfants est le cordon ombilical qui nous rattache à Rome.... Le baptême des enfants est une semence d'esprit païen. » (*Ouvr. cité*, pp. 122, 127.)

La pratique de l'aspersion mit plus de temps encore à s'introduire dans le monde chrétien. Sauf de rares exceptions, l'immersion fut couramment appliquée jusqu'au XII^e siècle. Certains historiens font même dater l'aspersion du XVI^e siècle seulement, c'est-à-dire du concile de Trente (1545-1563). (Voir l'*International Standard Bible Encyclopedia*.) Pour le Docteur Schaff, il vaut mieux remonter jusqu'au XIII^e siècle. (*A religious Encyclopedia*, art. « Baptism ».)

En tout cas, si le concile de Calanth, Angleterre (IX^e siècle), ordonne le baptême par immersion aux candidats, celui de Ravenne, en 1311, qui préfère encore l'immersion, décide que la forme est indifférente et que le candidat a le choix.

Cela n'empêche pas Thomas d'Aquin de déclarer, en 1255, qu'il y a trois formes de baptême : l'immersion, l'aspersion et l'effusion, que toutes les trois sont bonnes, mais que l'immersion est la plus sûre. Enfin la plupart des grandes cathédrales, dont les assises datent généralement des XII^e et XIII^e siècles, contenaient à l'origine d'immenses baptistères. Parfois même on les construisait à côté de la cathédrale. Ces baptistères suggèrent la pratique générale de l'immersion.

L'abbé Corblet résumera pour nous l'évolution historique du mode baptismal en écrivant : « La plupart des liturgistes admettent d'une manière générale : 1^o qu'il y eut immersion totale depuis les temps évangéliques jusqu'au XII^e siècle environ ; 2^o que du XIV^e au XV^e siècle on employa l'immersion partielle du corps (dont la partie inférieure séjourne seule dans l'eau), avec infusion [aspersion] sur la tête ; qu'à partir du XV^e siècle l'infusion seule remplaça l'infusion accompagnée d'immersion. » (*Hist. du sacrement de baptême*, 1881, Vol. I, p. 223.)

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de savoir que l'acceptation du christianisme par les Polonais en 1387 donna lieu au premier baptême par aspersion en masse que l'histoire ait enregistré.

L'Écriture nous dit que les « pharisiens et les docteurs de la loi ont annulé le dessein de Dieu à leur égard, en ne se faisant pas baptiser par Jean ». (Luc 7 : 30.) Or, le dessein de Dieu à leur égard était qu'ils acceptassent le salut par la repentance et la foi, et qu'ils se fissent baptiser. Qu'une telle déclaration se trouve dans l'Évangile, constitue une preuve solide de l'importance exceptionnelle du baptême dans la vie du croyant.

« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé », nous répète Jésus (Marc 16 : 16). Voulez-vous mourir avec le Christ, pour ressusciter avec lui et vivre une vie nouvelle ? Voulez-vous par un acte public de renonciation à votre vieil homme montrer que le Christ est déjà pour vous une réalité intérieure, vivante, irrésistible ?

Colporteur et médecin

Un colporteur fit une fois une grave maladie, pendant laquelle il fut soigné par un Monsieur T., médecin au P... Guéri, il voulut à son tour faire du bien à son médecin, et l'amener à lire la Bible. Pour y arriver, il usa d'un peu de diplomatie. Un jour qu'il passait devant sa porte, chargé de trois grosses Bibles, il entra, et dit au médecin : « Monsieur T. voulez-vous me garder une de ces Bibles ? Vous voyez, je suis bien chargé. — Très volontiers. — Et puis, si vous voulez la lire, elle est à votre disposition. Vous ferez comme vous voudrez, mais je vous conseille de la lire. »

Le colporteur resta six mois sans venir chercher sa Bible. Quand il revint : « Eh bien, l'avez-vous lue ? — Oh, non, elle est toujours à la place où vous l'avez laissée. Vous pouvez la reprendre. — Monsieur T. répondit-il vous ferez comme vous voudrez, mais moi je ne reprendrai pas cette Bible avant que vous l'ayez lue. » Et il s'éloigna.

Quelque temps après, il rencontra Monsieur T. dans une foire. « Et à sa figure, nous dit-il — car c'est de lui-même que nous tenons ce récit — je connus qu'il avait lu la Bible. » En effet, Monsieur T. avait lu la Bible et par cette lecture il avait été amené à la connaissance du Dieu vivant. Dorénavant il fut médecin de l'âme autant que médecin du corps. Il évangélisait ses malades comme assurément peu de médecins l'ont fait.

Un jour, il parlait à un malade de la vérité de l'Évangile. Celui-ci lui répondit : « C'est bien obscur, tout cela. — Obscur ! répartit le médecin. Si vous allez dehors en plein midi et que vous fermiez les yeux, certes, vous trouverez qu'il fait obscur. Mais si vous les ouvrez, vous verrez qu'il fait clair. Ouvrez seulement les yeux et vous verrez que la Parole de Dieu éclaire tout. »

D. LORTSCH.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

LA ROCHEFOUCAULD..

François Jochmans

Le Christianisme à travers les âges

(L'Époque des Apôtres)

Les sept messages envoyés aux sept églises d'Asie, et contenus dans les deux premiers chapitres de l'Apocalypse, constituent une merveilleuse prophétie de l'histoire du Christianisme depuis le temps des Apôtres jusqu'au moment du retour en gloire du Christ. Chaque message contient certaines particularités qui décrivent une époque déterminée. Il y a d'abord un aspect du message, puis une appréciation sur la conduite de cette église, suivie d'une exhortation appropriée, enfin une promesse faite aux victorieux. Même la signification du nom de l'église est un résumé de l'ensemble du tableau.

Ephèse : désirable. — Le grand chef des assemblées. — Œuvres, patience, zèle. — Abandon du premier amour. — Menace de rejet. — Arbre de vie. (Apocalypse 2 : 1-7.)

Un fondement inébranlable

Les Apôtres furent des hommes actifs et sincères, nourris des écrits de Moïse et des prophètes, libres des préjugés d'école. Jésus, le plus grand des Maîtres, les forma pour son service.

Ils sont avant tout les témoins attirés de cette vérité que « Jésus de Nazareth est réellement le Messie ».

Leur activité est prodigieuse, et le résultat en est presque incroyable. Ils sont limités dans leurs ressources : ni philosophie, ni fortune, ni puissance, ni prestige. En toute simplicité mais dans la puissance du Saint-Esprit, ils proclamèrent leur message. Pendant de longues années, nonobstant les périls, les privations, les souffrances, payant de leur vie, ils attirèrent l'attention des hommes sur la personne la plus sublime qui ait jamais paru.

Ils ne font pas œuvre de novateurs. Ils attestent, devant princes et peuples, qu'en Jésus se sont réalisées les prophéties messianiques. Les *Actes des Apôtres*, histoire authentique de la primitive Eglise, nous le démontrent presque à chaque page. Citons la parole de saint Paul : « C'est donc grâce au secours de Dieu que je suis resté debout jusqu'à ce jour, rendant témoignage devant les petits et les grands, sans dire autre chose que ce que Moïse et les prophètes ont prédit, savoir, que le Christ devait souffrir, et que, ressuscité le premier d'entre les morts il annoncerait la lumière au peuple et aux Gentils... » (Actes 26 : 22, 23.) Ils restent fidèlement attachés à ce qu'ils appellent les « oracles de Dieu ». (Romains 3 : 2.)

Ils ne songent même pas à fonder une nouvelle Eglise. Pour eux, le peuple de Dieu ne varie pas. « Je dis donc : Est-ce que Dieu a rejeté son peuple ? Loin de là ! Car moi aussi, je suis Israélite, de la postérité d'Abraham, de la race de Benjamin. Non, Dieu n'a pas rejeté son peuple, qu'il a connu d'avance. (Romains 11 : 1, 2.) Et l'apôtre dit aux chrétiens venus du paganisme : « Mais si quelques-unes des branches ont été retranchées, et si toi, qui n'étais qu'un olivier sauvage, tu as été enté à leur place et rendu participant de la racine et de la sève de l'olivier, ne te glorifie pas à l'encontre des

branches. Si tu te glorifies, sache que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte. » (Romains 11 : 17, 18.)

L'adhésion, par la foi, à l'œuvre rédemptrice de Jésus faisait d'un individu un membre de la grande famille des enfants de Dieu. La foi au Christ des Ecritures constituait le fondement inébranlable de la prédication des Apôtres et de la croyance des fidèles. (Cf. Ephésiens 2 : 11, 12 et 1 Corinthiens 3 : 11.) Aussi affirmeront-ils avec confiance : « Mais quand nous-mêmes, quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! » (Galates 1 : 8.)

L'Evangile de Jésus-Christ

Les Apôtres apportent au monde inquiet et malheureux le message merveilleux de l'amour insondable de Dieu manifesté en la personne de Jésus-Christ.

C'est d'abord la certitude du pardon, de l'expiation des fautes humaines par le sacrifice de la croix, de la réconciliation de l'homme rebelle avec le Roi de la Gloire éternelle. Ils disaient : « Car Dieu réconciliait le monde avec lui-même dans le Christ, n'imputant pas aux hommes leurs offenses, et mettant sur nos lèvres la parole de la réconciliation. C'est pour le Christ que nous faisons les fonctions d'ambassadeurs, Dieu lui-même exhortant par nous : nous vous en conjurons pour le Christ, réconciliez-vous avec Dieu ! » (2 Corinthiens 5 : 19, 20.)

Suivait l'enseignement de la sanctification, c'est-à-dire l'obligation, pour le croyant, de mener une vie conforme à la loi divine par la présence et la puissance du Saint-Esprit, et la nécessité de l'enrichissement progressif et continu de l'expérience spirituelle.

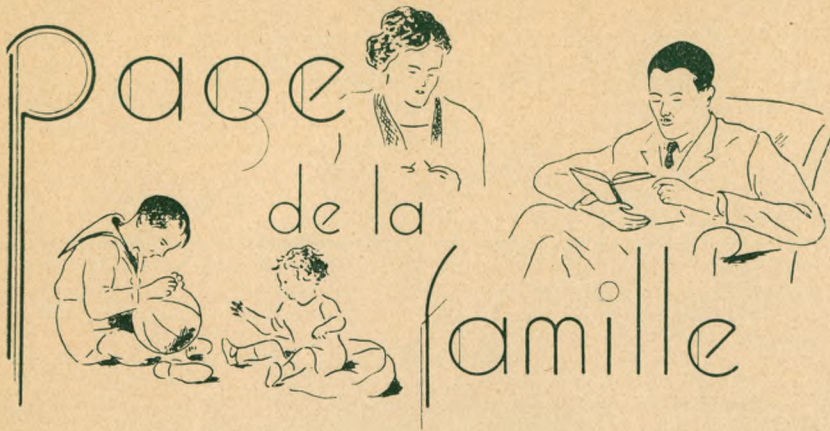
Comme terme de ce salut et de cette rénovation, l'espérance du retour glorieux de Jésus était envisagé avec joie et constance. Pas un seul sujet religieux qui ne se terminât par cette vérité, qui était l'aboutissement indispensable de toutes les autres.

La personne qui acceptait la bonne nouvelle du salut concluait une alliance avec son Dieu. Cette alliance recevait sa confirmation par l'administration du baptême. (1 Pierre 3 : 21.) Ce baptême, que recevaient uniquement les croyants, était le symbole de la mort et de la résurrection du Christ. « Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. » (Romains 6 : 4.)

Les dangers menaçant la primitive Eglise

Mais parmi ces nombreuses assemblées de fidèles, l'erreur allait chercher à s'insinuer. Or nous trouvons les serviteurs du Seigneur aussi zélés pour combattre l'erreur que pour propager la vérité.

(Lire la suite à la page 15.)



La prière

— Tiens-toi droite, Madame Isabelle ! Vraiment il faudra que bientôt je t'attache à un bâton comme un arbre qui veut absolument pousser de travers. Laisse ton vieux nez tranquille, Flore ! à force de le malmener ainsi avec tes doigts qui ne sont pas très propres tu le feras bientôt ressembler à une trompe d'éléphant.

Vous avez sûrement deviné que j'adresse ces remontrances à mes poupées. En effet, assise par terre auprès de maman qui fait son courrier, je la vois sourire car ce sont ses propres paroles entendues si souvent, que je répète à mon tour à mes filles.

Permettez-moi de vous les présenter : voici Madame Isabelle, brune impérieuse ; voici Vitaline, blonde et menue ; voici Flore blonde aussi mais plus grande ; voici Clo la préférée, blonde aux yeux noirs ; enfin Monsieur Gil qui était Rosette pour commencer, mais qui doit d'être un homme à une conversation que j'avais entendue. Une amie de maman se plaignait d'avoir trois filles et pas de garçon ; moi aussi je me suis avisée que j'avais cinq filles. Qu'à cela ne tienne, me suis-je dit, d'un coup de ciseaux j'ai fait tomber les nattes, un autre transforma la jupe en pantalon, Rosette est devenue ainsi Monsieur Gil. Il est très laid avec sa tignasse qui lui tombe sur la figure, mais cela ne fait rien. N'ai-je pas entendu dire qu'un homme n'avait pas besoin d'être beau, du moment qu'il était intelligent et travailleur cela suffisait. J'ai un garçon, je suis contente.

Je tiens Clo dans mes bras et je lui fais toute sorte de compliments : Vous voyez mes enfants combien votre sœur est charmante ; elle est sage, obéissante, aussi c'est elle que j'aime le mieux. Maman abandonne sa lettre et m'attire vers elle avec ma poupée : Crois-tu que ce que tu dis fait plaisir à tes autres enfants, me demande-t-elle avec un grand sérieux ? Imagine-toi que je dise à ta sœur devant toi que c'est elle que je préfère, est-ce que cela te serait agréable ?

— Mais puisque je sais que c'est moi que tu aimes le mieux, je le sais

maman, répliquai-je avec un petit sourire entendu.

— Tu te trompes ma chérie, me répondit-elle, je m'occupe de toi davantage que de ton aînée parce que tu es petite encore et que tu es souvent malade, mais je ne te préfère pas. Mais j'y pense, si réellement tu aimes mieux Clo que tes autres enfants, nous pourrions peut-être les donner à une autre maman meilleure que toi, qui les aimera sans faire entre eux de différence.

Je suis très ennuyée, je veux garder mes enfants et pourtant je préfère Clo, comment faire ? Dis maman, si on attendait un peu avant de donner les autres, je les aimerai peut-être davantage demain, nous verrons, je réfléchirai. — C'est cela, réfléchis, consent maman, et moi toute contente et tête comme un petit âne rouge je reprends Clo dans mes bras et je lui chante une chanson.

Je suis interrompue par l'entrée brusque de ma sœur. Elle vient, très essouffée d'avoir couru, demander à maman la permission de m'emmener chez une petite voisine. Nous allons emporter nos poupées, nous allons organiser une réception. Elle attrape sans ménagement mes enfants l'une par une jambe, l'autre par la tête, elle m'oblige à en faire autant, mais je laisse Clo à la maison, je ne veux pas que l'on y touche. Ma sœur est déjà dans l'escalier que je m'attarde encore voulant avant de partir coucher ma poupée dans son berceau. Je m'énerve, je n'y arrive pas, et je la place, pour aller au plus vite, sur le coussin du prie-Dieu de maman, et nous voilà parties.

Nous nous sommes bien amusés, garçons, filles, poupées, enfants, tous nous avons bien crié, nous avons beaucoup ri. Pour commencer l'absence de Clo a été remarquée, mais sans rien de plus.

Plusieurs jours passent. Je suis très intriguée par des chuchotements, des petits rires vite étouffés à mon approche. Je sens bien qu'il se trame quelque chose, quelque chose contre moi sans aucun doute, et je commence à m'inquiéter. Les garçons regardent

avec attention nos allées et venues, on dirait qu'un événement se prépare. Sans en avoir l'air, je fais le recensement de mes petits trésors. Tout est là, mes crayons, mes petites boîtes, le vaisselier avec ses assiettes est intact, mes poupées sagement couchées... mais où donc est Clo ? Je la devine bien emmitouflée dans son berceau, mais qui a mis cette couverture par dessus sa tête ? Je la découvre et je pousse un cri d'horreur : je vois un monstre bleu de la tête aux pieds, elle est badigeonnée de couleur, de cet affreux bleu de Prusse ineffaçable. Je m'élançai vers maman, je tremble, je me figure que ma poupée a contracté une affreuse maladie, rien ne me fera démordre de cette idée. Plus on la lave, plus cette vilaine couleur si tenace s'incruste dans sa petite figure en porcelaine poreuse. Mon désespoir est sans limites. Il faut la porter chez le docteur ; il la guérira, je veux y aller tout de suite, sans attendre, je supplie maman qui n'arrive pas à me calmer.

A bout de ressources maman me laisse seule avec ma pauvre Clo que je tiens dans mes bras en sanglotant. Peu à peu je me calme, je réfléchis, je me souviens que moi aussi j'ai été très malade il y a quelque temps. Maman aussi tout en se cachant avait des larmes aux yeux, et je me souviens tout à coup que maman était à genoux devant mon petit lit, elle a prié, elle a demandé ma guérison. Vite je me précipite sur le coussin du prie-Dieu, je tiens ma poupée comme une offrande.

Je me garderai bien d'improviser ici cette prière fervente de petite fille. Je ne saurais trouver les mots qui puissent égaler ceux pleins de candeur et de confiance qui viennent de ce cœur d'enfant. Mais cela ne me paraissait pas suffisant. Je propose à maman de mettre Clo dans le pupitre de son prie-Dieu, et de la laisser un jour s'il le faut mais que maman se souvienne de ma petite malade, qu'elle demande matin et soir sa guérison et elle sera exaucée.

Pendant la journée qui suit, je suis calme et confiante, mais si sérieuse et concentrée que personne n'ose prononcer le nom de ma poupée devant moi. Le lendemain, sitôt réveillée, je cours chercher ma poupée, dans le prie-Dieu, et oh ! merveille, ma Clo est blanche et rose, elle est guérie.

Me blottissant, heureuse, dans les bras de maman, je lui dis : Je savais bien que ta prière serait exaucée. Maman semble très songeuse, elle cherche à discerner en son cœur ce qu'il faut dire à sa petite fille pour garder intact cette confiance. Elle prend le parti de ne point révéler à son enfant émerveillée, que très émue et pleine de compassion pour ce chagrin démesuré, elle a remplacé la poupée abîmée, par une autre toute semblable. Elle me le dira plus tard, quand je serai plus grande et capable de le comprendre. Mais aujourd'hui elle pense que ma prière a été exaucée. Son idée de ne pas me décevoir dans mon ultime espoir lui a été inspirée par amour et tout ce qui est amour et bonté vient de Dieu.

FÉLIXE.



Les esprits en prison

QUESTION. — *Si la Bible enseigne qu'à la mort l'esprit retourne à Dieu qui l'a créé, comment expliquer 1 Pierre 3 : 19 où il est parlé des « esprits en prison » en admettant que la prison désigne la mort ? — C. G.*

RÉPONSE. — Voici le texte d'après la version de l'abbé Crampon : « C'est aussi dans cet esprit qu'il [le Christ] est allé prêcher aux esprits en prison, rebelles autrefois, lorsqu'aux jours de Noé la longanimité de Dieu temporisait... »

Nous avons déjà expliqué ce passage dans un autre numéro (juillet 1936) où nous l'avons paraphrasé comme suit :

« C'est aussi dans cet esprit — l'esprit par lequel Dieu a ressuscité son Fils d'entre les morts (verset 18) — et par cet esprit que le Christ a prêché autrefois aux antédiluviens (*aujourd'hui en prison*, c'est-à-dire retenus dans les liens de la mort) qui se montraient rebelles alors que la longanimité de Dieu temporisait. »

Cette paraphrase n'est pas fantaisiste. Elle est en harmonie avec l'enseignement général des saintes Écritures sur la question des morts. L'esprit, en effet, au moment de la mort, « retourne à Dieu » (Ecclésiaste 12 : 7), mais il est inconscient, par conséquent incapable de penser, de se mouvoir, bref de se livrer aux manifestations de la vie.

Le Christ n'a donc pas pu prêcher à des esprits sans vie ; il leur a prêché tandis qu'ils étaient en vie, autrefois, alors qu'aujourd'hui ils sont morts. Le fait qu'ils étaient en vie, prouvé lui-même par la seule conscience qu'ils en avaient, suffit à indiquer que le mot *esprit* désigne dans ce cas particulier la personnalité tout entière : esprit, âme et corps, mais que la prédication s'adressait plus particulièrement à l'esprit, organe par lequel l'homme conçoit le divin.

Le denier et la justice de Dieu

QUESTION. — *Comment faut-il comprendre la parabole des ouvriers de la vigne loués à des heures différentes, qui, prise à la lettre, semble porter préjudice à la justice de Dieu qui rend à chacun selon ses œuvres. — J. T.*

RÉPONSE. — Cette parabole (Matthieu 20 : 1-16), si l'on veut bien

se souvenir que les principes qui, en matière de rémunération, régissent le royaume de Dieu sont entièrement différents de ceux que l'on applique communément sur la terre, ne présente pas de difficultés sérieuses. Tout d'abord, une parabole reste une parabole, et il vaut mieux en rechercher le sens symbolique plutôt que le sens littéral.

En général les commentateurs sont d'accord, dans l'application de cette parabole sur les identifications suivantes : le maître de la vigne, c'est Dieu ; les ouvriers, ce sont les hommes que Dieu appelle à son service ; les heures différentes (troisième, sixième, neuvième, onzième), ce sont soit les divers âges de la vie de celui qui est appelé, soit les diverses époques de l'histoire du monde ; le denier, c'est l'accès au royaume de Dieu avec, pour premier et principal résultat, la vie éternelle ; le murmure, « c'est, dit le P. Buzy (*Les Paraboles*, 1932. p. 232), la jalousie qui saisit les pharisiens à la vue de la libéralité avec laquelle les pécheurs d'hier sont admis au royaume, en compagnie des justes de toujours ».

Dieu est juste ; il a bien le droit d'être charitable. Les ouvriers de la première heure ont reçu ce à quoi ils s'attendaient : un denier. Si le maître avait payé les ouvriers en allant des premiers aux derniers, plutôt qu'en faisant l'inverse, personne n'aurait murmuré. Mais les premiers étaient des mercenaires, tandis que les derniers, qui ne travaillaient pas en vue d'une récompense, manifestaient les dispositions qui doivent animer tout véritable disciple de Jésus.

« Ce qui fait la valeur de notre service aux yeux de Dieu, ce n'est pas la somme de travail que nous faisons, ni les résultats visibles de nos efforts, mais l'esprit dans lequel nous travaillons... Le premier et le dernier participeront également à la grande récompense éternelle, et le premier devrait faire au dernier l'accueil le plus empressé. Celui qui murmure au sujet de la récompense attribuée à un autre oublie qu'il n'est lui-même sauvé que par grâce. La parabole des ouvriers réprime tout esprit de jalousie et de suspicion. La charité se réjouit de la vérité, mais elle ne fait pas de comparaisons dictées par un esprit d'envie. » (Mme E.-G. White, *Les Paraboles de Notre Seigneur*, trad. franç. pp. 411 et 413.)

Les bêtes d'Apocalypse 13

QUESTION. — *Que signifient, dans l'Apocalypse (chap. 13), la bête qui monte de la mer et celle qui monte de la terre ? Que représente le chiffre 666 ? — F. R.*

RÉPONSE. — Le livre de l'Apocalypse doit être étudié comparative-

ment à celui du prophète Daniel. La première partie du chapitre 13 par exemple (où il est question de la bête qui monte de la mer) doit constamment être mise en parallèle avec le chapitre 7 du livre de Daniel.

La bête qui monte de la mer se présente à nous avec certaines caractéristiques qui facilitent son identification : héritière de la quatrième monarchie universelle, l'empire romain, elle détient et exerce une autorité universelle, se distingue par ses paroles arrogantes et des blasphèmes contre Dieu, et par les persécutions qu'elle dirige pendant de longs siècles contre ceux qui sont restés fidèlement attachés à la sainte Écriture, et enfin reçoit, après sa guérison d'une blessure grave, les hommages du monde entier. Nous croyons qu'il s'agit ici de la description de la Papauté à travers les âges. Il y faudrait des centaines de pages pour présenter toutes les bonnes raisons qui militent en faveur de notre interprétation.

La bête qui monte de la terre, par ses caractéristiques (elle a des cornes d'agneau et parle comme un dragon) et surtout par ses gestes, c'est-à-dire son attitude à l'égard de la première bête qu'elle imite, semble bien répondre à l'image des Etats-Unis d'Amérique.

Quant au nombre de la bête, c'est-à-dire 666, on peut le retrouver dans un des nombreux titres qu'à travers les siècles les papes se sont attribués. On sait qu'ils se sont fait appeler tour à tour : Vicaire de Jésus-Christ, vicaire du Christ, vicaire de Dieu, etc., pour ne citer que les titres qui renferment le mot *vicaire*. Parfois, mais plus rarement, ils se sont servis d'une périphrase : *vicaire du Fils de Dieu*, ce qui revient au même (voir le *Dizionario di Erudizione* de Gaetano Moroni, camérier du pape Pie IX, article « Vicario di Gesù Christo », vol. 99, Venise, 1860), c'est-à-dire, en latin : VICARIVS FILII DEI (la lettre U s'écrit comme la lettre V).

Et voici le nombre de ce titre :

V	=	5
I	=	1
C	=	100
A		
R		
I	=	1
V	=	5
S		
F		
I	=	1
L	=	50
I	=	1
I	=	1
D	=	500
E		
I	=	1
total		666

C. G.

L'époque des Apôtres

(Suite de la page 12)

Dans presque toutes les épîtres des Apôtres, nous trouvons des exhortations au sujet des deux grandes erreurs qui menaçaient l'Eglise du premier siècle. Ce sont d'abord quelques chrétiens venus du judaïsme, qui veulent imposer aux chrétiens incirconcis leurs traditions et les cérémonies du culte lévitique.

Le Seigneur lui-même avait déjà démontré le danger de surestimer les prescriptions humaines, aussi vénérables soient-elles, en disant dans une certaine circonstance : « Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? » (Matthieu 15 : 3.) Car il existe deux moyens d'anéantir l'autorité de la parole de Dieu : c'est de la ravalier au niveau des enseignements humains, ou bien d'élever ces derniers au rang de la révélation divine.

Les ordonnances du culte lévitique n'étaient, pour l'apôtre Paul, qu'un enseignement préparatoire à l'œuvre expiatoire du Christ. Elles la préfiguraient, l'annonçaient ; mais lorsque le sacrifice réel fut consommé, les ombres, figures ou symboles n'eurent plus leur raison d'être. (Voir Colossiens 2 : 16, 17.)

Ces observances rituelles n'étaient pas confondues avec la loi morale, le Décalogue. En effet, jamais une parole de controverse dans tout le Nouveau Testament au sujet des dix commandements qui étaient considérés comme règle immuable de conduite pour tous les chrétiens. Tout le débat se résumait en cette phrase : « La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien ; ce qui est tout, c'est l'observation des commandements de Dieu. » (1 Corinthiens 7 : 19.) Cette obéissance au Décalogue était considérée comme la preuve de la nouvelle naissance, « Parce que les affections de la chair sont inimitié contre Dieu, car elles ne se soumettent pas à la loi divine, et elles ne le peuvent même pas. » (Romains 8 : 7.) « Et voici par quoi nous savons que nous le connaissons : si nous gardons ses commandements. » (1 Jean 2 : 3.)

La seconde erreur venait de ce que d'anciens philosophes païens tâchaient d'introduire leurs rêveries que l'apôtre dénonce en ces lignes : « Qu'aucun homme ne vous fasse perdre la palme du combat, par affectation d'humilité et de culte des anges, tandis qu'il s'égare en des choses qu'il n'a pas vues, et qu'il s'enfle d'un vain orgueil par les pensées de la chair, sans s'attacher au chef... » (Colossiens 2 : 18, 19.) Et encore : « Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des enseignements trompeurs, selon une tradition toute humaine et les rudiments du monde, et non selon le Christ. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. En lui vous avez tout pleinement, lui qui est le chef de toute principauté et de toute puissance. » (Colossiens 2 : 8-10.) Il ne s'agit pas ici de la saine philosophie, mais de pures spéculations métaphysiques contraires à l'Evangile.

En dénonçant le formalisme juif et la gnose orientale, les Apôtres prévoyaient le développement de l'apostasie. Saint Paul disait ouvertement aux évêques d'Ephèse : « Moi je sais en effet qu'après mon départ il s'introduira parmi vous des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau. Et même

il s'élèvera du milieu de vous des hommes qui enseigneront des doctrines perverses pour entraîner les disciples après eux. » (Actes 20 : 29-30.)

Peu à peu une partie de la nouvelle organisation de l'Eglise allait devenir le réceptacle d'un mélange de divin et d'humain, appelé le Mystère de l'Iniquité. (2 Thessaloniens 2 : 3-8.) De là cette menace de venir ôter le « chandelier de sa place ». (Apocalypse 2 : 5.)

Les Apôtres n'ont qu'un souci : proclamer le message de Dieu et le défendre contre toute infiltration étrangère.

L'Eglise est la réunion des fidèles : « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Matthieu 18 : 20.)

L'organisation qui se forme au fur et à mesure des besoins, n'est qu'accessoire. Elle devient un vase inutile quand elle cesse d'être le moyen de porter au monde la vérité communiquée par les Apôtres et les Prophètes.

L'époque des Apôtres peut être résumée par ces paroles de saint Jean : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime celui qui l'a engendré, aime aussi celui qui est né de lui. A cette marque nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu, si nous aimons Dieu, et si nous observons ses commandements. Car c'est aimer Dieu que de garder ses commandements. Et ses commandements ne sont pas pénibles, parce que tout ce qui est né de Dieu remporte la victoire sur le monde ; et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. » (1 Jean 5 : 1-4.)

Conclusion

Dans le message de l'Eglise d'Ephèse, Jésus, le chef et le centre des assemblées, promet aux vainqueurs l'accès à l'arbre de vie qui se trouve dans le Paradis. Cet arbre est comme un point de départ et une prise de possession des réalités éternelles. Mais pour en être assuré dès à présent, il faut recevoir le Prince de la vie, s'unir à lui par un amour sincère et vigilant, le servir avec toute la loyauté dont il est digne.

F. JOCHMANS.



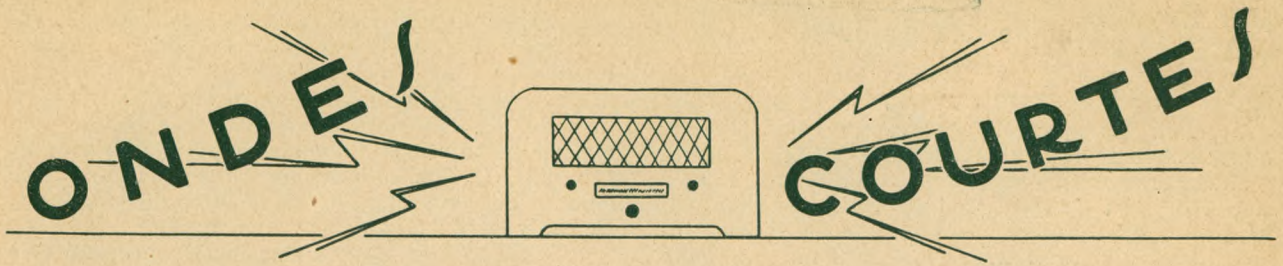
Progrès continu...

(Suite de la page 7)

Plus récemment, l'abbé C. Morrondo Rodriguez, Chanoine de la cathédrale de Jaén, réfutant ceux qui prétendent que Jésus-Christ vient tous les jours, d'une manière spirituelle, disait : « Jésus ne vient pas : il viendra ; pour accomplir toutes les prédictions non encore accomplies, pour séparer l'ivraie du froment, pour exercer un jugement sur les peuples et les nations, avec des sanctions plus terribles que celles du déluge universel ; il viendra pour régner, car il n'a pas régné jusqu'à présent. » (*Jésus ne vient pas : Jésus viendra, ou Catastrophe et Rénovation* (en espagnol), Jaén, 1924, pp. 187-188.)

A la question : « Que signifiera cette catastrophe ? » Donoso Cortès avait déjà répondu (*Lettres et Discours*, Paris, 1850, p. 39) : « Elle signifiera le triomphe naturel du mal sur le bien et le triomphe surnaturel de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action directe, personnelle et souveraine. »

A. VAUCHER.



La France compte une population de 41.907.056 habitants, dont 2.453.507 étrangers.

Le record du monde de saut en parachute appartient au russe Kaltanov. Celui-ci a sauté d'un avion qui évoluait à 11.037 mètres d'altitude. Sa descente a duré trente minutes.

Georges Koltanowski a battu le record des parties d'échecs simultanées à l'aveugle, en obtenant sur 34 parties engagées les résultats suivants : 24 parties gagnées, 10 remises. Il n'en a perdu aucune.

Une symphonie inconnue de Haydn, en *ré mineur*, a été découverte à Londres ; le matériel d'orchestre contient des corrections de la main même du maître. Cette symphonie sera publiée à Vienne.

Le ministre de l'agriculture de Quito (Equateur) a communiqué officiellement aux académies des sciences de France, d'Allemagne, d'Angleterre et des Etats-Unis, qu'un vaccin a été découvert permettant d'immuniser le bétail contre la fièvre aphteuse.

Dans un district de Chicago, Illinois, se trouve un bureau de location de jouets permettant aux parents pauvres, qui ne peuvent faire la dépense de jouets pour leurs enfants d'en obtenir en location pour une somme modique. Ce bureau fonctionne à la manière d'une de nos bibliothèques. Les jouets que l'on rapporte sont soigneusement lavés, désinfectés et réparés avant de continuer à circuler.

Une femme veuve, mère de cinq enfants, habitant Roubaix, atteinte d'angine diphtérique, était transférée à l'hôpital. Les services hospitaliers délivrèrent un bon de désinfection de la maison et l'ainé des enfants prévenait les services d'hygiène dès samedi ; il lui fut répondu que toute la journée était prise pour des opérations du même genre et qu'il était impossible de désinfecter le lendemain dimanche et le surlendemain lundi en raison de l'application de la semaine de 40 heures. Devant cette situation, trois des enfants furent hébergés ailleurs par des membres de la famille. Mais les deux aînés, un garçon et une fille, furent obligés de rester dans la maison contaminée. Or, dimanche, le garçon était atteint par la maladie et, mardi, ce fut au tour de la jeune fille.

Environ dix pour cent des médecins en Grande-Bretagne sont des femmes. Elles sont actuellement au nombre de 6.000.

Le pilote allemand Ziller, monté sur un appareil de vol à voile à deux places Kranich, a réussi à atteindre l'altitude de 4.900 mètres.

Les sept millions d'habitants de New-York, parmi lesquels on compte 2.300.000 étrangers, comprennent 1.734.000 catholiques, 1.765.000 juifs et 3.500.000 protestants.

Le professeur C. Roberts, d'Oxford, a découvert, au cours de fouilles en Palestine, un fragment du Deutéronome, à savoir les chapitres 23 à 28. Il considère ce manuscrit comme étant une partie de la version des Septante et datant du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ.

Le marquis de Linlithgow, vice-roi de l'Inde, a assisté aux fêtes du jubilé du Maharajah de Bikanir, qui célébrait le 50^{me} anniversaire de son accession au trône. Dans un cortège d'une splendeur inouïe, le vice-roi prit place sur un siège en or monté sur un éléphant âgé de plus de 100 ans, entouré de trente autres éléphants tous plus que centenaires.

Pour la première fois dans l'histoire du tribunal de la Nouvelle-Orléans, un nègre vient de gagner un procès contre quatre blancs. Les blancs ont été condamnés à 15 ans de prison, parce qu'ils avaient maltraité et battu le nègre sans raison. Ce jugement est d'autant plus remarquable que les condamnés sont des personnalités très en vue en Louisiane.

A Sofia, un nouvel hôtel vient d'être ouvert. Il est muni de tout le confort imaginable et possède en plus une nouveauté intéressante : le réveil électrique. Dans chaque chambre se trouve un petit tableau électrique avec vingt-quatre trous numérotés, disposés sur quatre lignes horizontales et correspondant aux heures du jour. En dessous, une série de trous plus petits représentent les quarts d'heures. Deux glands mobiles, suspendus au tableau, peuvent être introduits dans les trous désirés, soit respectivement un pour l'heure et l'autre pour le quart. Avec une précision merveilleuse une sonnerie réveille le dormeur à l'heure voulue et ne s'interrompt que lorsque les deux glands ont été retirés.

Un apiculteur bavarois s'aperçut un jour que ses abeilles lui apportaient des quantités exceptionnelles de miel. Il put établir qu'elles avaient assailli la ruche d'un voisin et l'avaient mise à sac. Il paraît que cela arrive de temps à autre ; un peuple d'abeilles dévalise un autre plus faible !...

On comptait dans le monde, fin 1936, environ 36 millions d'appareils téléphoniques installés. Dans la moyenne par 100 habitants, les Etats-Unis viennent en tête avec 13,6, puis le Canada avec 11, le Danemark 10,6, la Suède 10,3, la Suisse 10, etc. La Belgique n'atteint que 4,1 et la France 3,5.

Une petite ville de l'Etat de Kansas (Etats-Unis), New Altony, peut être considérée comme le paradis des femmes. En effet, toutes les autorités de la ville sont représentées par le sexe faible, les charges de maire, des cinq conseillers municipaux, de receveur des P. T. T., de juge de paix et de percepteur y étant exercées par des femmes. Il paraît d'ailleurs que c'est la cité la mieux gouvernée de toute l'Amérique.

SOMMAIRE DE FEVRIER 1938

Le retour de Jésus	2
Quelle est la véritable Religion ?	3
En lisant mon Journal	5
Les bons livres	6
Progrès continu ou catastrophe suivie d'un renouvellement	7
La signification du baptême	8
Colporteur et médecin	11
L'époque des Apôtres	12
La prière	13
Coin des questions	14
Ondes courtes	16

LES SIGNES DES TEMPS

Revue mensuelle illustrée

DAMMARIÉ-LES-LYS (S.-&-M.)

Prix de l'abonnement :

	1 an	6 mois
France et colonies	15 fr. —	8 fr. —
Suisse (arg. suisse)	3 fr. 50	2 fr. —
Belgique (arg. belge)	18 fr. —	9 fr. 50
Etranger (arg. franç.)	18 fr. —	10 fr. —

AGENTS :

PARIS, 130, boulevard de l'Hôpital (13^e)
 MARSEILLE, 5, boulevard Longchamp
 STRASBOURG, 5, boulevard d'Anvers
 LAUSANNE, 8, av. de l'Eglise Anglaise
 BRUXELLES, 11, rue Ernest Allard
 ALGER, 12, rue de Mulhouse
 CASABLANCA, 6, rue du Lieutenant Bergé
 TUNIS, 2, rue de l'Eglise

Le rédacteur : CHARLES GERBER

Le gérant : G. HABEREY

Imprimerie Les Signes des Temps
 Dammarie-les-Lys (Seine-et-Marne)